

3<sup>e</sup> Année - N° 110.

Le numéro : 25 centimes

23 Novembre 1916.

# LE PAYS DE FRANCE



*Les brancardiers*

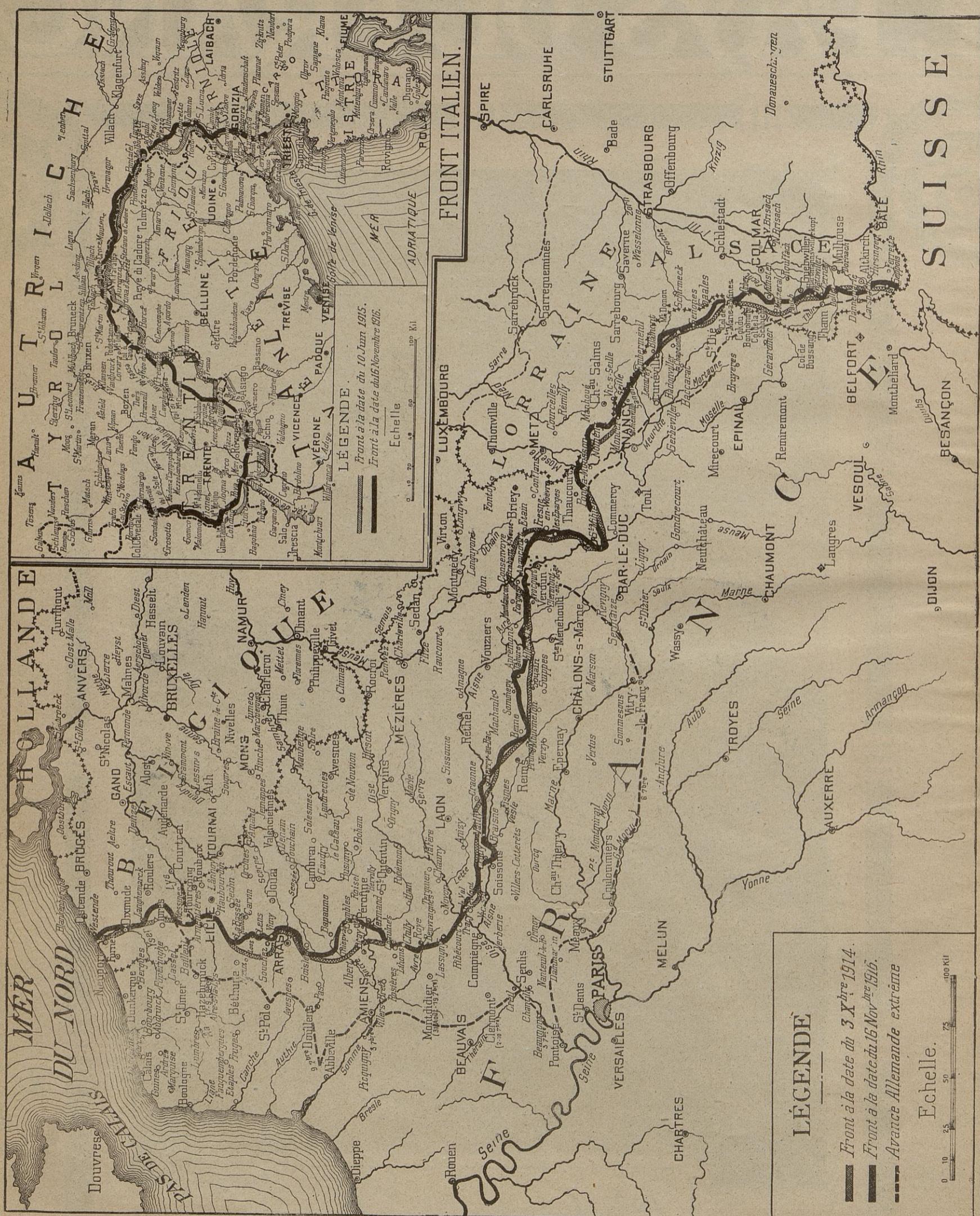
Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Edité par  
**Le Mat**  
2, 4, 6  
boulevard Poisson  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger..20

## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 9 au 16 Novembre



NE magnifique victoire de nos alliés britanniques a marqué cette période de l'offensive commune sur la Somme. Elle eut comme préface un combat aérien sans précédent : le 10 novembre, trente avions anglais livrèrent bataille à une quarantaine d'avions allemands. Cette mêlée fantastique s'acheva par la mise hors de combat de six aviateurs ennemis et la déroute des autres. Ces premiers jours ont été marqués par maintes actions d'éclat des pilotes britanniques : ils ont exécuté de nombreux bombardements et, tandis que se livrait la grande bataille aérienne dont nous venons de parler, les Allemands perdaient non loin de la neuf avions et un drachen. Le lendemain, ils en perdaient encore quatre, sans compter ceux tombés dans leurs lignes ; on pourrait citer d'autres résultats à l'actif du Royal flying Corps.

Le 11, nos alliés enlèvent sur un front de 1.000 mètres la tranchée Regina, qui faisait suite à une tranchée prise par eux le 21 octobre. Cette conquête, promptement adaptée aux besoins de ses nouveaux possesseurs, complète fort heureusement le réseau d'ouvrages sur lesquels ils peuvent s'appuyer.

Mais le 13, après une brève mais intense préparation d'artillerie, ils déclenchent une grande offensive sur les deux rives de l'Ancre : elle couvre un front de 8 kilomètres et offre cette particularité que, au nord de la rivière, en direction de Gommecourt, elle affecte un secteur que nos alliés n'avaient pas encore réussi à entamer. Lors de la grande offensive de juillet, alors qu'ils avaient progressé sur tous les autres fronts, jusqu'à la deuxième et parfois la troisième ligne allemande, ils avaient dû, là, s'arrêter entre Gommecourt et l'Ancre devant la première ligne qui, depuis, leur opposait la barrière de ses défenses intactes.

Depuis deux ans, les Allemands employaient leur temps à perfectionner les fortifications dont ils avaient couvert cette section du front. Dès le premier jour de leur nouvelle offensive cependant, les troupes britanniques remportent un gros succès : elles enlèvent le village de Saint-Pierre-Divion, forte position défensive qui leur interdisait complètement l'accès de la route de Grandcourt, le long de la vallée de l'Ancre. En même temps, elles progressaient à l'est de la butte de Warlcourt. La bataille, qui a duré toute la journée, dure encore toute la journée du lendemain 14. La résistance de l'ennemi est acharnée ; l'état du terrain défavorable. Les villages de Beaumont-Hamel et Beaucourt-sur-Ancre tombent aux mains de nos alliés. Le premier était aussi machiné, aussi solidement organisé pour la défensive que Thiepval. Des galeries, à douze mètres de profondeur, servaient d'abri à une nombreuse garnison ; les premières lignes se reliaient aux tranchées de l'arrière par des boyaux blindés. Dans les ruines du village, étaient établis des mortiers, des mitrailleuses, des lance-bombes à profusion. Les Allemands avaient occupé Beaumont-Hamel dès le 4 octobre 1914 et depuis lors n'en avaient pas bougé. Dès leur arrivée dans cette localité, ils s'y étaient distingués par un de ces crimes que relève l'enquête de la Commission pour la recherche des actes commis en violation du droit des gens. Le village est détruit, mais son nom restera dans les procès-verbaux de la Commission. Il restera aussi dans les annales de cette guerre, où il marque une page glorieuse, car sa conquête par nos alliés est un remarquable fait d'armes. Parmi les avantages que leur assure la position de ce point, un des plus appréciables est que, de là, leurs canons peuvent battre Grandcourt et Miraumont, sentinelles avancées de Bapaume. Au cours des brillantes opérations qui se termineront ce jour-là, les troupes britanniques ne firent pas moins de 5.678 prisonniers. et ne subirent elles-mêmes que des pertes très faibles.

Le lendemain 15, nos alliés progressent de nouveau au nord de l'Ancre et organisent le territoire qu'ils viennent de conquérir.

Le 16, l'ennemi ne tente aucune réaction, mais il bombarde avec violence le front qui lui a échappé ; au cours des opérations de la veille, plus de 300 prisonniers ont encore été faits par nos alliés.

Passant au front français de la Somme, nous constatons que l'activité n'y a pas été moins grande ni moins heureuse.

Le 10, nos troupes s'emparent de plusieurs éléments de tranchées au nord-est de Lesbœufs et dans la zone de Saillisel. Ce jour-là et le lendemain, l'ennemi lance contre différents points de nos lignes de violentes contre-attaques. Bien que les lance-flammes soient de ces parties, il ne remporte aucun succès.

Le 11, c'est à notre tour d'attaquer. Notre commandement se propose la reprise du village de Saillisel dont les Allemands nous avaient enlevé, le 6, quelques îlots. La lutte dure ce jour-là et toute la journée du lendemain ; elle est très violente ; les Boches se défendent avec acharnement. Saillisel est à environ 800 mètres de Sainly : ses maisons s'étendent le long de deux voies parallèles. A une centaine de mètres à l'est du centre de l'agglomération se trouvait un pâté de maisons que les gens du pays appelaient le Hameau. Pour cela, comme de juste, n'était plus que ruines et chaos. Chaque pan de mur était utilisé par la défense ; autour du village, sur trois côtés, une double rangée de tranchées, une autre forte tranchée du côté de Sainly, faisaient de cette position une forteresse. C'est la division Lecomte qui a reçu

la mission d'en venir à bout. Elle attaque de trois côtés à la fois ; il lui faut lutter pied à pied contre un ennemi auquel le moindre tas de décombres permet de s'embusquer, et se battre corps à corps. Enfin le 12 au soir, tout le village est à nous. Les cadavres de ses défenseurs jonchent le sol. La garnison de Saillisel était très nombreuse ; ce qui le prouve, c'est le nombre de prisonniers, 220, qui furent pris dans les derniers îlots réduits, alors que la bataille était virtuellement terminée et que les Boches avaient subi déjà des pertes considérables. L'acharnement avec lequel les Allemands ont défendu cette position montre à quel point elle leur était utile, au nord du bois de Saint-Pierre-Vaast qui maintenant se trouve enveloppé de trois côtés. Ce bois est lui-même une forte position, sur laquelle il est possible de résister longtemps ; il est commode à l'ennemi, en ce qu'il peut y dissimuler des réserves et de l'artillerie. Nos troupes, poursuivant leur avance, gagnent encore du terrain au nord du bois de Saint-Pierre-Vaast. Pendant que nous étions ainsi occupés à Saillisel, les Allemands se jettent, après un violent bombardement, sur nos tranchées au sud-est de Berny ; ils en prennent quelques éléments, ils les perdent et finalement ils sont rejettés dans leurs lignes après avoir payé fort cher ce nouvel insuccès tandis que nous conservons intgralement nos positions.

Le 13 et le 14, il n'y a pas d'action d'infanterie, mais, au sud de la Somme, la grande activité de l'artillerie ennemie, d'ailleurs contre-battue sans répit par la nôtre, fait présager un mouvement offensif des Allemands. En effet, le 15 au matin, une puissante attaque se déclenche contre l'ensemble des positions que nous avons conquises le 7, c'est-à-dire contre le front depuis la sucrerie d'Ablaincourt jusqu'aux bois de Chaulnes. Elle est menée par une division et demie ; elle reprend l'après-midi avec les mêmes effectifs ; elle s'accompagne d'un emploi intensif de liquides inflammés et d'obus lacrymogènes. C'est l'une des plus puissantes qui aient encore été dirigées contre notre front sur la Somme ; les Boches se ruent avec acharnement sur nos lignes. Cependant les vagues d'assaut sont successivement repoussées, laissant sur le terrain des monceaux de cadavres. Quelques fractions ennemis seulement réussissent à atteindre un groupe de maisons à l'est de Pressoir.

Pendant que la bataille fait rage au sud de la Somme, le 15, elle éclate au nord depuis Lesbœufs jusqu'au sud de Bouchavesnes ; elle est là aussi très ardente : deux divisions allemandes y sont engagées. Au prix de sacrifices énormes, l'assaillant arrive à s'accrocher à nos éléments avancés, à la corne Nord et à la lisière Ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast. Partout ailleurs il est repoussé jusqu'à ses lignes de départ. Son gain, que d'ailleurs il ne conservera pas longtemps, est hors de proportion avec les moyens mis en œuvre et les pertes

subies pour l'obtenir et lui-même n'en parle pas dans ses communiqués.

Le 16, l'ennemi ne renouvelle pas ses tentatives contre nos positions au nord de la Somme, et, au sud, c'est nous qui attaquons. Les Allemands avaient pris la veille une partie de Pressoir, et un détachement de nos soldats occupait le reste. Toute la nuit, nos braves avaient résisté aux assauts répétés et de plus en plus forts de l'ennemi. Au matin, nos troupes reviennent à la charge pour dégager leurs camarades, et leur élan emporte le village tout entier. Nous sommes donc de nouveau maîtres de la totalité de Pressoir. Le même jour, au nord de la Somme, nous reprenons les quelques pans de mur de Saillisel, d'où nous n'avions pu le 11 déloger les Allemands. Notre front sur la Somme se trouve ainsi rétabli intégralement sur les mêmes lignes qui le marquaient après nos succès du 7 novembre.

Il faut remarquer que les Allemands ont employé dans leur attaque au sud de la Somme des forces dont l'importance est hors de proportion avec la longueur du front attaqué, lequel ne dépasse pas 4 kilomètres ; c'est qu'ils avaient évidemment préparé là une espèce de coup de main par lequel ils espéraient enfoncer nos lignes. Quoi qu'il en soit, leur effort a été suivi d'un échec complet et excessivement coûteux. Quant à nous, nous pouvons dire que nos soldats viennent, une fois de plus, de remporter une grande victoire dans une grande bataille.

Les événements de la Somme ne doivent pas détourner notre attention du front de Verdun ; ce secteur reste celui que les Allemands considèrent comme le plus dangereux, puisque c'est dans ses lignes que s'ouvre ce qu'eux-mêmes appellent une poterne sur l'Allemagne. Du 10 au 16, on n'y signale que du travail d'artillerie. Notre front, entre les carrières d'Haudromont et Damloup, est bombardé sans interruption. Si cela préside un retour offensif des Boches, nous ne serons pas pris au dépourvu. Dans l'Argonne, un coup de mine contre un de nos postes, le 14, ne nous a fait aucun mal. La seule partie du reste du front où les Allemands aient manifesté quelque activité est la Champagne. Depuis quelques semaines, ils jettent la sonde de temps à autre dans nos lignes, sous forme de coups de main, qui ne leur apprennent pas ce qu'ils voudraient savoir, car ils sont toujours repoussés. Ainsi en a-t-il été le 14, à l'ouest d'Aubrives. Après un bombardement copieux, un fort détalement tenta d'aborder nos tranchées, mais il fut repoussé par nos feux.

Le 15 et le 16, dans la région de Reims, deux tentatives analogues, également préparées par l'artillerie, ne donnèrent pas plus de résultats à nos ennemis.



LE TERRAIN DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE

## LES ITALIENS SUR LE CARSO



**Le Vallone** est une profonde dépression qui, suivant une ligne Nord-Sud, divise le Carso en deux parties; la partie occidentale constitue une haute masse de calcaire, bossuée de nombreux monticules et creusée de profonds ravins: c'est le Carso de Doberdo, du nom d'un des rares villages que l'on y rencontre. Une avant-garde italienne a gravi l'une des cimes abruptes qui hérisse cette rude contrée; et de ce sommet les soldats de Cadorna reconnaissent avec émotion la route de Trieste qui se déroule au fond du Vallone.



La guerre est pénible sur le Carso. La nature y a multiplié les obstacles. Le terrain est bossué, raviné, déchiqueté. C'est un calcaire sur lequel s'émousse la pioche; la moindre pluie y détermine une boue gluante dont hommes et bêtes ont de la peine à se débêtrer; il n'y a pas d'ombre, peu d'eau, le sol ne produit presque rien. La conquête du Carso suffirait à fixer la valeur des troupes de Cadorna, qui la réalisent bond par bond. Notre photographie représente un groupe d'infanterie qui attend le signal d'attaquer vers Villanova.

## LA BATAILLE DANS LA SOMME



Notre artillerie lourde en action dans la Somme. C'est grâce à elle que nous avons remporté nos dernières victoires et que nous continuerons à en remporter.

Dans le médaillon, Bouchavesnes que nous avons repris récemment. Voici ce qu'il reste de la place de l'église et de l'église elle-même.



Une vie intense anime, sur tout le front de la Somme, le territoire reconquis par nos vaillantes armées. Afin de pouvoir porter notre effort toujours plus avant, il est indispensable que, derrière les combattants, et les suivant pas à pas, s'avancent les mille convois qui transportent les relèves d'hommes, les ravitaillements en munitions, en armes, en vivres, tout ce qui dévore inlassablement la bataille. C'est un de ces convois que l'on voit ici, défilant dans un village de la Somme que nous venons à peine de reprendre à l'ennemi.

## LA GUERRE NAVALE

# LES AVARIES DE COMBAT SUR MER

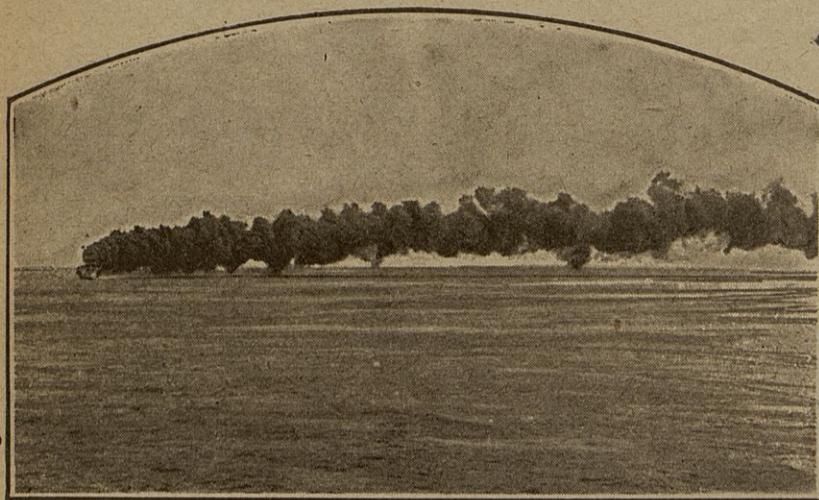
Le travail d'ensemble que vient de publier M. Winston Churchill dans la *London Gazette* sur le côté maritime de la guerre et sur la bataille du Jutland a d'autant plus vivement éveillé l'attention que son auteur a occupé le poste de premier lord de l'amirauté pendant plusieurs années.

Ses conclusions sont que jamais, dans l'histoire maritime du Royaume-Uni, on ne pourra trouver de preuve plus éclatante de la supériorité de combat de la marine anglaise et de l'impuissance de l'armée navale ennemie.

Mais, malgré la réserve que lui imposent ses anciennes fonctions, l'honorable lord ne peut s'empêcher de manifester la surprise que lui a causée la résistance prolongée que les croiseurs allemands ont opposée aux forces anglaises très supérieures en nombre et en poids de métal.

Les experts maritimes anglais les plus écoutés de l'autre côté du détroit ne cachent également pas leur déception.

Notre intention n'est pas de décrire de nouveau la bataille du Jutland,



DESTROYER S'ENTCURANT DE FUMÉE ARTIFICIELLE

mais d'en rappeler les incidents principaux qui doivent servir de bases à nos conclusions.

On sait que le combat s'ouvrit par l'attaque des six croiseurs de bataille de l'amiral Beatty : le *Lion*, le *Tiger*, la *Queen-Mary*, la *Princess-Royal*, super-dreadnoughts, et les dreadnoughts *Indefatigable* et *New-Zealand*, contre les cinq croiseurs de bataille dreadnoughts de l'amiral Hipper : le *Lutzow*, *Hindenburg*, le *Derflinger*, le *Seydlitz* et le *Moltke*.

Les navires anglais étaient armés de pièces de 343 mm ou de 305 mm ; les bâtiments allemands de pièces de 305 mm et de 280 mm ; les premiers avaient donc une grosse supériorité en poids de métal vis-à-vis des seconds.

L'escadre Beatty fut ensuite renforcée par les quatre croiseurs rapides de l'amiral Evan, armés de huit 375 mm ; ils appartenaiient à la classe *Queen-Elizabeth* et étaient très fortement cuirassés, non seulement dans les hauts, mais encore comme protection contre les sous-marins ; leurs blindages de 330 mm de ceinture étaient prolongés jusqu'à la quille par une cuirasse mince de 7 mm.

Chauvant à l'huile seule, ils avaient donné aux essais une vitesse de 25 nœuds, supérieure à celle de tous les cuirassés modernes existants, qui ne dépasse pas 23 nœuds à l'allure maximum.

Cette division Evan, qui avait d'abord engagé le combat à très grande distance contre le dernier croiseur de bataille allemand, arriva à faire feu de toutes ses pièces contre l'ensemble de ces mêmes croiseurs ; quand l'amiral Beatty, voyant s'approcher le gros des cuirassés ennemis, fit faire volte-face à son escadre pour se rapprocher du gros anglais, la division Evan prit place derrière elle et, pendant ce mouvement, échangea par intermittence quelques coups de canon avec les cuirassés de tête germaniques.

C'est au cours de cette première partie du combat que le croiseur de bataille *Queen-Mary*, de 30.000 tonnes, fit explosion : le bâtiment se cassa en deux et coula « comme une pierre », disent les témoins ; l'*Indefatigable* fut également coulé.

Quand, à 18 heures, l'amiral Beatty coupa la route à l'armée navale allemande marchant vers le Nord, précédée de ses croiseurs, ces derniers n'étaient plus qu'au nombre de trois, le *Lutzow* et le *Seydlitz* ayant été coulés pendant l'action ou ayant sombré peu de temps après.

On se souvient également que l'amiral Jellicoe, presque arrivé sur le champ de bataille, donna ordre à l'*Invincible*, portant le pavillon de l'amiral Hood, à l'*Indomitable* et à l'*Inflexible*, qui le précédaient, d'aller renforcer l'escadre légère Beatty.

En effectuant cette manœuvre, l'*Invincible* passa à 7.000 mètres environ des cuirassés allemands et eut le même sort que le *Queen-Mary*.

Ce qu'il y a lieu de retenir, c'est la remarquable résistance défensive qu'ont offerte les croiseurs allemands, et le fait n'a rien de bien extraordinaire puisqu'ils étaient aussi protégés que les cuirassés anglais antérieurs au *Queen-Elizabeth*.

Le *Moltke* avait une ceinture de 280 mm ; le *Seydlitz*, de 300 mm ; le *Derflinger*, *Hindenburg* et le *Lutzow*, une épaisseur probablement encore plus grande.

Du côté anglais, le mieux protégé des croiseurs de bataille, le *Tiger*, n'avait qu'une ceinture variant de 229 mm au centre à 102 aux extrémités.

En fin de compte, on est arrivé forcément à la conclusion que l'on a indûment trop sacrifié sur les croiseurs de bataille anglais la protection à la vitesse et à l'artillerie.

Quant aux trois vieux croiseurs cuirassés sans protection sérieuse et sans valeur militaire, le *Warrior*, la *Defence* et le *Black-Prince*, qui, dans la chaleur du combat, s'approchèrent à 7.000 mètres des cuirassés allemands, leur sort ne pouvait pas être douteux et ils furent coulés en quelques bordées.

Si des croiseurs nous passons aux cuirassés, la question change entièrement d'aspect : le *Waspite*, de la division Evan, dont la barre fut bloquée par une avarie de son appareil à gouverner, se rapprocha involontairement de la ligne ennemie et fut violentement canonné ; l'habileté manœuvrière du capitaine Philpotts lui permit de sortir de ce mauvais pas ; le navire n'eut pas d'avaries graves et, d'après une lettre publiée par un des officiers présents à bord, le nombre de ses tués et blessés ne fut que de vingt-cinq.

Le combat entre le gros des forces allemandes et le corps principal de l'armée navale anglaise dura de 18 h. 17 à 20 h. 30.

Le brouillard et la fumée des cheminées avaient envahi le champ de bataille ; à l'avant-garde, on ne pouvait localiser que cinq ou six navires ennemis ; à l'arrière-garde, dix à douze bâtiments purent être aperçus simultanément.

Les cuirassés et les croiseurs allemands, sous la protection des nuages de fumée artificielle et des attaques en masse réitérées de leurs destroyers sur la tête de ligne anglaise, se dérobèrent constamment au combat ; quand il fut possible de les apercevoir, ils furent très fréquemment atteints par les projectiles britanniques, et l'un d'eux disparut sous les flots.

A 18 h. 54, dans une des attaques faites par les destroyers allemands et dans lesquelles de nombreuses torpilles furent lancées, le super-dreadnought *Marlborough* fut atteint par l'une d'elles et s'inclina très fortement sur tribord. Treize minutes après, à 19 h. 07, ce cuirassé ouvrait de nouveau le feu sur un croiseur et, à 19 h. 12, envoyait quatorze salves rapides de ses canons de 343 mm à un cuirassé dreadnought du type *König*, atteignant fréquemment le bâtiment et l'obligeant à sortir de la ligne.

La distance diminua jusqu'à 9.000 mètres ; le dreadnought *Colossus* fut atteint sans avaries sérieuses.

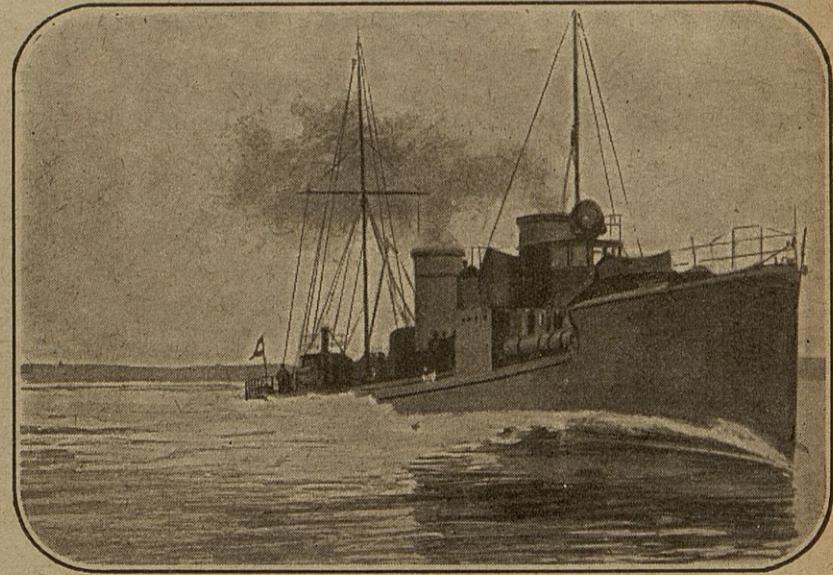
« Le tir des Allemands, dit l'amiral Jellicoe, était devenu franchement mauvais », ce qui prouve que la direction du tir et le service des pièces étaient désorganisés par l'artillerie anglaise.

On peut se figurer ce que peut être l'état d'un navire après avoir reçu, admettons quatre salves de quatre coups, sur les quatorze tirées par le *Marlborough*, c'est-à-dire seize projectiles de 775 kilos avec une charge de 30 kilos de dynamite, soit l'explosion de 480 kilos d'explosif dans un espace relativement restreint, puisque le plus souvent le tir est dirigé sur la zone comprise entre la flottaison et le blockhaus de commandement. Ce qui démontre encore mieux cette désorganisation, c'est que, vers 19 h. 14, l'amiral Beatty, qui avait pris la tête de l'armée navale anglaise avec ses croiseurs, livra de nouveau bataille à deux cuirassés et deux croiseurs dreadnoughts allemands ; quelques minutes après, l'un d'eux était en flammes ; l'autre se laissait « culer » ; mais ils réussirent cependant à s'échapper grâce à l'obscurité.

A 20 h. 20, l'infatigable amiral reprenait contact avec deux autres cuirassés et un croiseur ; le navire de tête allemand, fortement éprouvé par l'artillerie du *Lion*, tourna sur lui-même en émettant de hautes flammes et donna de la bande : la *Princess-Royal* mit en feu un cuirassé à trois cheminées qui était vraisemblablement un type *Helgoland* ; l'*Indomitable* et la *New-Zealand* signalèrent que le troisième navire était sorti en flammes de la ligne ; quelques minutes après, tous les bâtiments de l'escadre Beatty furent secoués par une explosion telle qu'ils purent croire qu'ils avaient été torpillés ; l'examen des fonds des navires prouva qu'il n'en était rien.

L'obscurité se faisant, l'amiral Beatty rejoignit son chef qui prit une formation de nuit en vue d'attaques possibles par la torpille de croiseurs légers ou de destroyers, attaques qui n'eurent d'ailleurs pas lieu, tandis que les destroyers et croiseurs légers anglais poursuivirent et attaquèrent les navires allemands pendant la nuit et coulèrent notamment le *Pommern*, cuirassé pré-dreadnought.

Le *Barham*, qui avait été torpillé, regagna son port d'attache pendant la soirée, et, dans le cours de sa traversée, déjoua une attaque de sous-marin.



CONTRE-TORPILLEUR DE LA MARINE ALLEMANDE

Le 1<sup>er</sup> juin, après avoir parcouru le champ de bataille de la veille pour recueillir les survivants des navires coulés et rechercher l'ennemi qui ne parut pas, l'armée navale anglaise retourna en Angleterre et, le 2 juin, à 21 heures, signalait qu'elle était de nouveau prête au combat.

L'amirauté anglaise n'a naturellement pas donné le détail des avaries de ses navires, pas plus que l'amirauté allemande qui a fermé hermétiquement ses ports de réparations pour que la vérité ne puisse se faire jour, mais si nous nous reportons aux combats antérieurs, nous constaterons que ce qui s'est passé pouvait se prévoir.

Entre les % des tables de tir, des tirs de combat en temps de paix sur des vieilles coques avec les appareils les plus perfectionnés, il y a et il y aura toujours un écart énorme.

A Santiago, où les Américains tiraient sur des navires espagnols qui ne se défendaient pour ainsi dire pas, le % des coups au but a été de 3 environ.

Au combat du 10 août, à Port-Arthur, le tir des Russes ne dépassait pas 1/100 de coups au but, celui des Japonais 6 à 7 %. et il ne faut pas oublier que dix navires japonais tirèrent, à 3.500 mètres, plus de sept cents coups de

canon sur le *Revitzau* et le *Cesarewitch* et ne les touchèrent que dix fois, soit 1 1/4 %.

A Oulsan, entre les croiseurs de Kaminura et la division russe des croiseurs de Vladivostock, composée de la *Kossia*, du *Kurik* et du *Gromoboï*, et où le combat eut lieu à une distance supérieure et voisine de 6.000 mètres, on a évalué les coups au but des Russes à 2 %, celui des Japonais à 6 ou 7 %.

A Tsushima, où les distances ont varié entre 6.000 et 2.000 mètres, les % ont été sûrement inférieurs à 10.

Les distances de combat se sont accrues sérieusement grâce aux nouvelles méthodes employées, à la perfection des télémètres, mais le nombre de coups normaux au but qui sont ceux qui ont le plus de chances de percer les cuirasses épaisse est excessivement faible aux distances supérieures à 12.000 mètres.

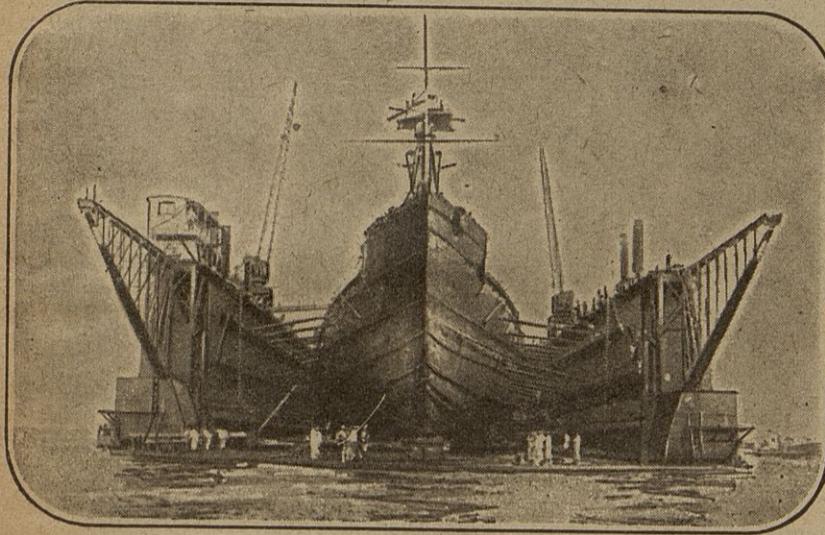
Prenons comme exemple les 305 mm de l'*Indefatigable* et les 343 mm de l'*O'ion* et du *Lion*, nous trouvons dans le *Marine Kundschau* les renseignements suivants pour les coups normaux au but.

	3.000 mètres.	6.000 mètres.	9.000 mètres.	12.000 mètres.	15.000 mètres.	18.000 mètres.
305 mm projectile	390 kilos.	95 %	53 %	18 %	7 %	34 %
343 mm	—	567	—	94 %	53 %	22.3 %

305 mm	projectile	390 kilos.	95 %	53 %	18 %	7 %	34 %	3 %	29 %	1 %	48 %
343 mm	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2.20 %

Si les projectiles frappent les cuirasses sous un angle supérieur à 30°, ils ricochent le plus souvent à moins d'être tirés à une distance très rapprochée



UN DREADNOUGHT EN RÉPARATION DANS LES DOCKS FLOTTANTS

et, en plus, les commandants hésiteront toujours à faire des tirs prolongés à grande distance à cause du petit nombre de projectiles que renferment les soutes (cent en moyenne) et de l'usure des pièces dont le tir devient inexact à partir de cent cinquante coups environ.

A Tsushima, l'amiral Togo, qui comptait poursuivre les Russes au besoin jusqu'à Vladivostock, donna l'ordre de diminuer la rapidité du tir ; dans la première journée de combat, le navire amiral *Mi'asa* avait dépensé trente-trois coups de 305 mm, soit le tiers de l'approvisionnement ; quatre-vingts coups de 150 mm, soit la moitié des munitions de ce calibre, et cinquante coups de 75 mm, qui représentaient le quart des projectiles de ce calibre en soutes.

La question énervement joue également un grand rôle dans l'efficacité du tir.

Pendant le combat éloigné, c'est le directeur du tir qui est seul en cause, le personnel des tourelles ne voyant pour ainsi dire rien des événements extérieurs.

Dans le combat rapproché, au milieu de la grêle d'éclats qui s'abattent sur les tourelles, des gaz asphyxiants provenant des explosions, les armements des pièces n'éprouvent pas de sentiments de peur, mais ils sont surexcités, et ce qui le démontre, c'est la soif intense qu'éprouvent les canonniers et qui n'est pas due seulement à la température élevée qui règne dans les tourelles ou à leur travail musculaire, puisqu'en temps de paix ils ne ressentent pas la même impression.

Pour nous rendre compte des avaries qui ont pu se produire, principalement sur les navires allemands plus souvent frappés que les anglais, reportons-nous encore aux batailles navales d'Extrême-Orient.

Sur le *Cesarewitch*, au combat du 10 août, un obus de 305 mm explose entre le toit du blockhaus et sa muraille verticale ; le chef d'état-major de l'escadre, le commandant du bâtiment, un lieutenant de vaisseau sont tués ; un lieutenant de vaisseau et deux matelots sont blessés. Tout est détruit à l'intérieur ; l'appareil de manœuvre de la barre électrique est bloqué ; le personnel non atteint par les éclats est étourdi par l'explosion et à demi asphyxié par les gaz ; le blockhaus est rempli de fumée.

A bord de la *Rossia*, un projectile, éclatant dans le blockhaus, blesse le commandant, tue un officier et un matelot.

L'*Oslavia* et le *Knias-Souvaroff* ont également leurs blockhaus touchés et des blessés.

A bord du *Payan*, le tube cuirassé, qui contient toutes les commandes électriques qui vont du blockhaus au poste central, est sectionné par un projectile, et il devient impossible de communiquer avec la barre, les machines, l'artillerie.

Les tourelles reçoivent également des projectiles qui les avarient sérieusement.

Le *Pohieda* a deux canons démontés ; le *Péreviet*, une tourelle démontée ; l'*Oslavia* a une de ses tourelles atteinte par trois projectiles ; l'un d'eux éclate à l'intérieur, tous les servants sont tués.

Sur l'*Orel*, un coup de canon casse la volée de gauche de la tourelle de 305 mm avant une longueur de 2 m. 20 : un fragment de cette volée, long de 0 m. 70, est projeté jusqu'à la passerelle.

A bord du *Providence*, les deux pièces de 205 mm furent mises hors de service par un obus de 205 mm et tous les servants tués.

Sur les navires japonais, beaucoup de pièces furent brisées et éclatèrent.

Les avaries aux mâts et aux cheminées sont générales ; tous les circuits électriques sont hors de service ; le bouleversement intérieur produit par l'explosion des obus empêche souvent toute communication avec l'intérieur.

Et il ne faut pas oublier que, si l'on a pris beaucoup de précautions pour mettre à l'abri le personnel du service d'incendie et de voies d'eau à la suite des combats de la mer Jaune, la puissance plus grande des pièces, le poids considérable des hauts explosifs qu'elles contiennent, rendent encore leurs effets plus destructeurs qu'à cette époque.

Un fait très remarquable, c'est la résistance au chavirement des nouveaux cuirassés torpillés ; nous avons déjà vu le *Jean-Bart* dans la Méditerranée, le *Moltke* devant Riga, le *Borodino* au Jutland, frappés par des torpilles et ne clavirant pas.

Cette immunité tient aux constructeurs qui ont donné aux bâtiments des formes nouvelles et, en plus, aux mesures prises pour arrêter l'envahissement par l'eau de mer des côtés du navire en les sectionnant en tout petits compartiments, munis chacun d'un conduit d'évacuation qui amène cette eau dans les fonds, où elle est rejetée à la mer par les pompes d'épuisement de la machine.

D'après ce qui précède, on peut se rendre compte de l'état du pont d'un bâtiment pendant le combat et on comprend facilement que les observateurs de télémètres et les chefs de pièces soient influencés par tous ces incidents et que la précision du tir s'en ressente.

Les journaux anglais, tout en déplorant les vies précieuses perdues sur les navires coulés, sont unanimes à déclarer que les pertes anglaises en tués et blessés sont relativement peu nombreuses.

Il n'en serait pas de même, paraît-il, sur les navires allemands qui ont été durement martelés par les puissants canons anglais !

C'est avec regret que j'ai laissé de côté les croiseurs légers cuirassés, les petits croiseurs et les destroyers qui se sont battus avec une audace et une bravoure inouïes, qu'on ne saurait trop admirer, et qui ont rendu des services signalés. Certains d'entre eux n'ont échappé à la destruction totale que par miracle et à cause de l'indomptable énergie de leurs commandants, de leurs officiers, de leurs équipages y compris les mécaniciens, les chauffeurs et les scouteurs. Quoi de plus beau que les survivants des de troyers coulés, cramponnés à leurs misérables radeaux et acclamant au passage leurs camarades courant à toute vitesse et ne pouvant songer à les recueillir !

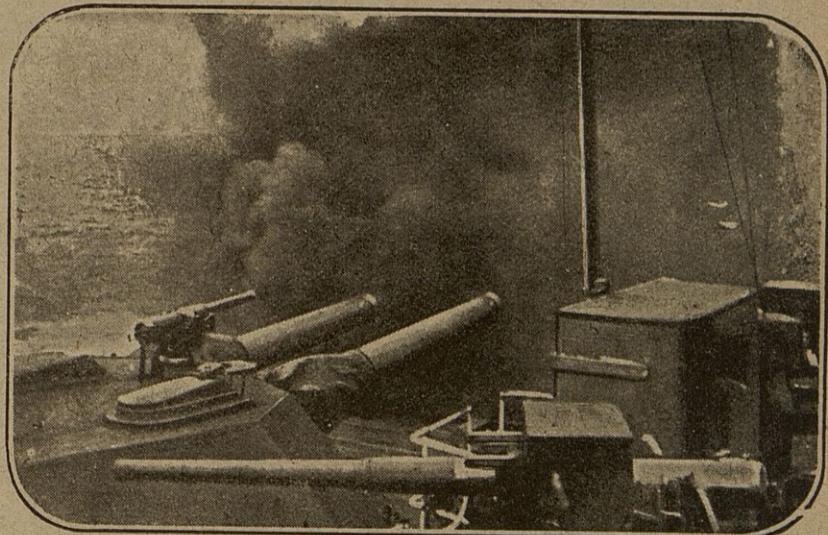
Malgré toutes les tirades dithyrambiques sur la supériorité de l'artillerie Krupp, elle ne semble pas s'être montrée à son avantage dans les rencontres de cuirassés à cuirassés, et l'amirauté allemande ne peut plus avoir aucun doute sur l'erreur commise en conservant trop longtemps le 280 mm, en n'adoptant le 305 mm que péniblement et en passant trop tardivement au 381 mm, puisque les trois super-dreadnoughts type *Ersatz-Wörth*, qui en seront armés, ne seront vraisemblablement prêts avant de longs mois.

Quant à leurs futures sorties, il est possible qu'ils essaient, grâce à leur service de zeppelins, de surprendre une division anglaise isolée, mais quant à se mesurer avec l'ensemble des forces britanniques, la leçon qu'ils ont reçue est trop dure pour qu'ils soient tentés de renouveler l'expérience.

D'après les renseignements officiels fournis par l'amiral Jellicoe, qui a donné une preuve même un peu rude de sa franchise dans ses premières dépêches, les pertes des deux adversaires sont les suivantes :

	Perdes anglaises.	Perdes allemandes.
Cuirassés super-dreadnoughts...	0	0
Cuirassés dreadnoughts.....	0	2 (vu coulant)
Cuirassés pré-dreadnoughts.....	0	1 (oulé par torpille)
Grands croiseurs de bataille....	3	2 ( <i>Lützow</i> , <i>Seydlitz</i> )
Vieux croiseurs cuirassés .....	3	0
Croiseurs légers.....	0	5
Destroyers.....	8	6
Sous-marins.....	0	1

Dans le rapport de l'amiral anglais, il était, en plus, signalé que l'on avait vu un cuirassé dreadnought, un croiseur de bataille, le *Seydlitz*,



UNE TURELLE EN PLEINE ACTION DE COMBAT

et trois destroyers si avariés qu'il était très improbable qu'ils eussent pu regagner leurs bases.

Nous avons corrépé ce croiseur dans les pertes, parce que l'on a la preuve certaine qu'il a sombré en pleine mer.

Avant la bataille du 31 mai 1916, les Allemands ne possédaient en service comme navires de première ligne *dignes de ce nom* que leurs treize cuirassés dreadnoughts armés de 305 mm, les trois *König*, les cinq *Kaiser*, les quatre *Helgoland*.

Ils en ont perdu deux, ce qui réduit leur nombre à onze, en admettant qu'on ait pu réparer le cuirassé dreadnought avarié.

Or les Anglais ont actuellement dans leurs escadres vingt-quatre cuirassés super-dreadnoughts et dix cuirassés dreadnoughts, soit trente-quatre cuirassés contre onze, et les vingt-quatre premiers sont incontestablement plus puissants.

Leur supériorité est donc écrasante.

A. POUDOUË,  
Capitaine de vaisseau.

## LA POLOGNE SOUS LA BOTTE



Un grand nombre de Polonais fuyant l'invasion allemande qui dévasta leur pays trouvèrent en Russie un accueil fraternel. Les particuliers et les œuvres rivalisent de générosité envers ces infortunés.



Les enfants surtout, que pour la plupart la guerre avait faits orphelins, furent reçus avec compassion. Ces deux photographies représentent des familles de réfugiés arrivant en pays occupé par les Russes.



Les malheureuses populations de Pologne meurent de faim sous un régime de fer. Les maigres récoltes que peut produire la campagne dévastée étant réquisitionnées sur pied, les paysans n'ont plus de quoi se nourrir et se réfugient dans les villes où les attend la même détresse sous une autre forme. En voici une famille qui arrive à Varsovie : sur une charrette de ferme sont entassés les hardes et les pauvres meubles, avec la femme et ses deux enfants. Le paysan chemine auprès, escorté d'un soldat boche.

## OBSERVATEUR SAUVÉ PAR SON PARACHUTE

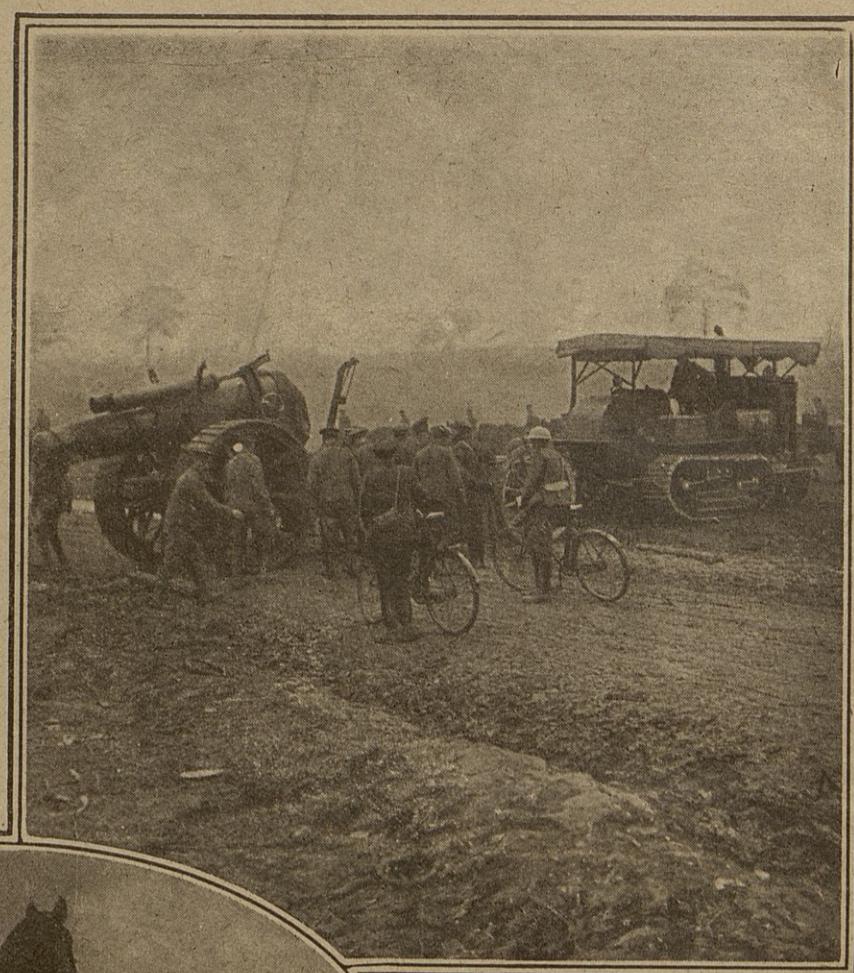


*Il y a quelques jours un ballon d'observation de l'armée belge s'enflamma dans les airs ; l'observateur eut la présence d'esprit et le temps de se précipiter hors de la nacelle avec son parachute ; on le voit ici descendre doucement, tandis que la « saucisse » en flammes s'abîmait à quelques mètres ; une colonne de fumée marque l'emplacement où les débris continuent à brûler.*

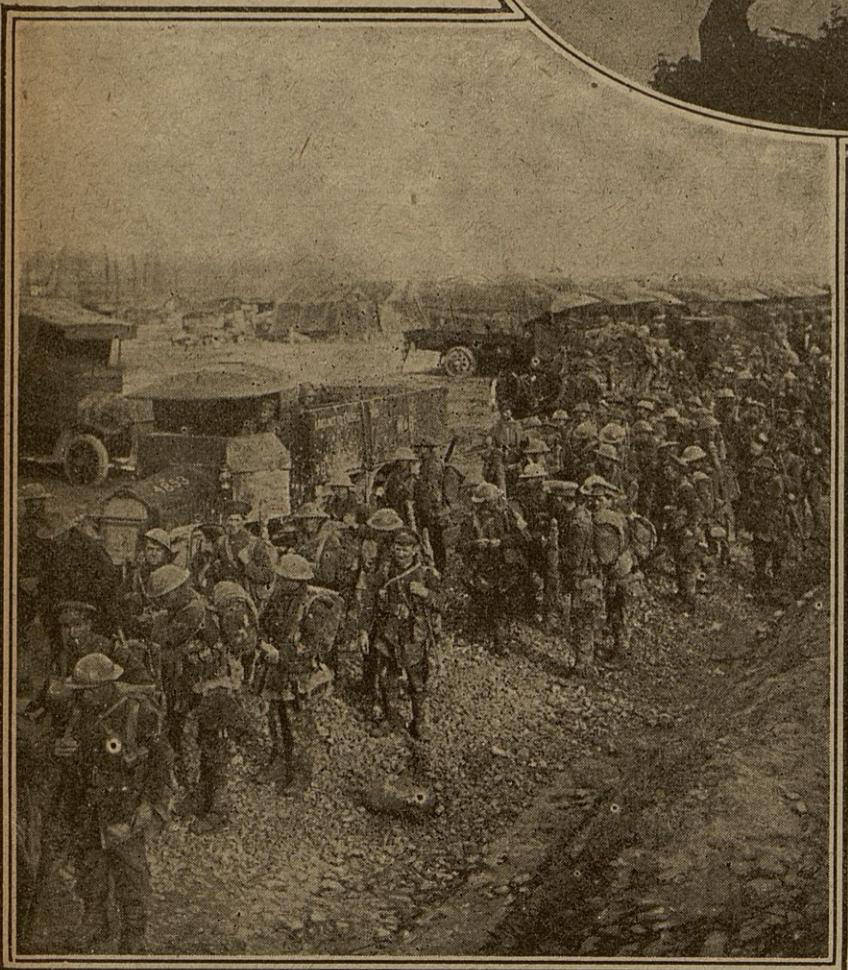
## L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DANS LA SOMME



Ce monceau de douzièmes d'obus est le meilleur témoignage de l'abondance des munitions dont disposent nos alliés et dont ils se montrent prodigues, mais à bon escient. Il provient d'une récente « préparation d'artillerie », qui préluda à une victoire brillante.



On a beaucoup parlé, à propos de « Crème-de-Menthe », des tracteurs à chenille. Ce puissant moyen de traction n'est pas réservé sur le front aux seuls cuirassés terrestres. Il est également en usage pour le transport ou le remorquage de l'artillerie lourde.



L'offensive britannique, qui vient d'être reprise dans la Somme, donne une fois de plus la mesure de la valeur de cette armée anglaise qui n'existe pas il y a deux ans. A voir l'air aguerri des troupes du Worcester (à gauche) revenant des tranchées, qui croirait que la plupart de ces hommes ne sont soldats que depuis quelques mois ? A droite, des canonniers mettent une pièce lourde en batterie avec l'aisance de vétérans. Dans le médaillon : un cavalier en patrouille observant la zone occupée par l'ennemi.





PAR GEORGES LE FAURE

CHAPITRE V (Suite)

## LE MORT SERAIT VIVANT !...

André avait tenu à accompagner la jeune fille et à la remettre aux mains de ceux qui constituaient sa seule famille ; mais Fridette n'avait pas admis qu'il repartit ainsi de suite, sans leur faire à tous le plaisir de séjouurer, ne fut-ce que quelques jours, à la Weisse Frau. Elle avait fait valoir, comme argument, que la santé du jeune homme avait été fort ébranlée par son long séjour dans l'eau à la suite du torpillage de l'*Auvergne*.

Où lui serait-il possible de le trouver mieux qu'à la Weisse Frau, ce repos de calme et de silence ?...

Ainsi s'était installé, depuis près de quinze jours, André Routier, au chalet des Bienthal et, en ces quinze jours, ses forces étaient revenues suffisamment pour qu'il eût commencé à circuler par la montagne, attiré invinciblement vers ces sommets dont le pauvre François Merlier avait prononcé les noms avant de mourir...

Comme on le pense bien, aucun détail de cette affreuse agonie n'était oublié de lui, et bien souvent, soit la nuit pendant ses insomnies, soit au cours de ses solitaires promenades, il cherchait le sens des noms si mystérieusement jetés par le vieillard au milieu des affres de sa mort tragique.

Assurément, ces noms, dans l'esprit du patriote suisse, se liaient intimement aux dramatiques confidences qu'il lui avait faites touchant le Leutschberg et constituaient des points de repère destinés à lui permettre de découvrir la clé du mystérieux travail destiné par lui à miner le plan machiavé-



lique de l'abominable Mornstein dont la hantise l'avait poursuivi jusqu'au seuil de la mort !...

Sans en rien dire à personne, André avait remonté de Kandersteg toute une collection de cartes, de plans, de brochures relatifs au tunnel ; il était allé à Brig et avait poussé jusqu'à Berne pour y acheter tous les documents susceptibles de l'éclairer sur la genèse de ces fameux travaux ; et il en avait suivi mètre par mètre la marche, de façon à tâcher de surprendre le secret que le moribond n'avait pas eu le temps de lui livrer...

Tous ses efforts avaient été vains : après plusieurs jours d'efforts, il continuait à demeurer entouré d'ombre et de mystère...

Seul, un changement s'était opéré en lui : la sympathie, que, tout de suite mis en rapport avec Fridette, il avait sentie en lui pour la jeune fille, s'était muée peu à peu en un sentiment sur la nature duquel il lui était impossible de s'illusionner...

Il aimait Mlle Merlier...

Chez tout autre, moins probe et moins droit, c'eût été une raison pour prolonger son séjour.

Lui, au contraire, décida son départ brusquement.

D'ailleurs, en France, les événements se précipitaient et, bien que réformé, il se sentait le devoir d'aller se mettre quand même à la disposition du recrute ment.

Qui sait ? Peut-être pourrait-on utiliser son concours dans un quelconque des nombreux services auxiliaires...

Ah ! s'il eût eu le moindre espoir qu'en prolongeant son séjour, il pût arriver à ses fins, André eût estimé de son devoir de demeurer à la Weisse Frau pour

tenter d'arracher à la montagne un secret duquel pouvait dépendre le sort de son pays...

Mais il était découragé de ce côté, et, déjà, il avait fait ses adieux à la famille Bienthal.

Son départ devait avoir lieu dans deux jours...

Comme, à la fin d'une après-midi radieuse, il remontait d'Eischenensee, dont il avait voulu, une fois encore, admirer le féerique panorama, en compagnie de Mlle Merlier, il se mit à tousser...

— Vous avez pris froid à demeurer si longtemps devant le lac, observa-t-elle d'une voix de gronderie affectueuse...

Et elle lui tendit un foulard de soie dont s'ornait son col de dentelle.

— Mettez cela autour de votre cou, enjoignit-elle doucement... cela vous protégera un peu ; la montagne est froide...

— Les wagons aussi sont froids, avait-il dit en s'efforçant de sourire, car il était fort triste...

Alors, gentiment, en rougissant un peu :

— Vous le garderez, avait-elle dit... et je sera trop heureuse de songer que, peut-être, il vous préservera d'un de ces vilains rhumes qui vous rendent si malade...

— Vous êtes gentille ! s'exclama-t-il en lui prenant la main dans un mouvement irréfléchi.

Elle laissa sa main dans celle du jeune homme durant quelques secondes, puis, comme si elle se fût aperçue de son inconséquence, elle s'exclama, le bras tendu vers le chalet, soudainement aperçu au détour du sentier :

— Tiens ! l'oncle Bienthal a une visite !...

Un mulet stationnait en effet devant la porte de la demeure, avec sur son bât des valises, des couvertures, l'attrail accoutumé des excursionnistes...

— Sans doute quelqu'un qui monte au Reischorn, insinua André.

En ce moment, tante Bienthal apparut sur les degrés de bois du perron et, les apercevant, fit des gestes avec ses bras, criant :

— Dépêche, Fridette... Il y a ici un ami à toi !...

— Un ami !... Quel ami ?...

Hâtant le pas, ils virent venir à eux, les mains tendues, balbutiant d'une voix pleine d'émotion, M. Heldrick.

— Ah ! ma chère demoiselle !... mon cher monsieur !...

Après une étreinte prolongée, tous rentrèrent dans la grande salle où, auprès d'un bon feu, on s'expliqua...

— Si vous saviez, mademoiselle, commença-t-il par dire à la jeune fille, quelle joie ça a été pour moi, lorsqu'à Florence, j'ai lu dans les journaux la liste des heureux rescapés du naufrage de l'*Auvergne* et que j'y ai vu votre nom !... C'est vrai, pendant les longues semaines de notre traversée, j'avais conçu pour vous et pour votre pauvre père une affection véritable... Et vous aussi, monsieur Routier, je suis bien heureux...

croyez-moi, bien heureux de vous serrer la main.

Quant à lui, cramponné pendant des heures à un débris du bordage auquel ses mains s'étaient accrochées instinctivement, il allait couler, épaisé et grelotant, lorsqu'il avait enfin été recueilli par un chalutier ialien...

— Passant à Berne, où mes affaires m'appelaient, poursuivit-il, j'ai appris à l'hôtel que je ne me trouvais pas loin de la Weisse Frau... Je n'ai pu résister au plaisir de venir vous présenter mes hommages...

— Voilà qui est tout à fait gentil, s'exclama le père Bienthal, et nous vous sommes très reconnaissants, mon cher monsieur, ma femme et moi, de l'amitié que vous voulez bien porter à notre nièce...

— Aussi, poursuivit la tante Bienthal, vous nous ferez le plaisir et l'honneur de demeurer parmi nous quelques jours...

— Mais vous n'y pensez pas, mes bons amis !... se récria M. Heldrick... j'ai mes affaires et des rendez-vous m'appellent à Lucerne...

Néanmoins, cédant à d'aussi aimables instances, le Hollandais consentit à demeurer et, faisant décharger ses bagages, il renvoya à Kandersteg, où il les avait loués, guide et mulet...

Une chambre était vacante au rez-de-chaussée, à côté de celle des époux Bienthal : on l'y installa aussi confortablement que possible...

André, cédant à un mouvement premier de courtoisie, fut sur le point de lui dire que, s'il préférait une chambre au premier, la sienne serait libre le sur lendemain... puisqu'il partait...

Un instinct singulier lui ferma la bouche sur son départ, qui, maintenant, ne lui semblait plus aussi imminent que quelques instants auparavant...

En quoi la présence du Hollandais au chalet de la Weisse Frau était-elle de nature à modifier ses intentions premières ?...

Une fois retiré dans sa chambre, accoudé à sa fenêtre, il demeura longtemps, les regards fixés sur le Blumlisalp dont la cime neigeuse étincelait sous la clarté lunaire, spectacle sublime que nombre de fois il s'était pris à admirer durant des heures...

Mais, ce soir-là, la beauté féerique du décor n'était pour rien dans sa contemplation : c'était en dedans de lui-même qu'il regardait et c'était avec effroi qu'il croyait constater dans son âme les germes d'un sentiment inconnu jusqu'alors de lui...

Il n'en pouvait douter, c'était l'arrivée inopinée de M. Heldrick qui le faisait hésiter maintenant à quitter la Weisse Frau... Et pourquoi ce brusque revirement ?...

Hélas ! parce qu'il se rappelait avec une précision singulière de quelles attentions, à bord de l'*Auvergne*, Mlle Merlier avait été l'objet de la part de leur com... a...gnon de voyage...

Déjà, à cette époque, les allures et le langage du Hollandais avaient le don de l'énerver quelque peu... sans qu'il pût se rendre compte du pourquoi...

Mais maintenant... maintenant... il comprenait que c'était la jalouse qui le mordait de ses dents acérées...

Oui !... la jalouse !... André était jaloux de l'étranger qui osait témoigner à cette jeune fille un sentiment que lui-même éprouvait pour elle et il attendrait pour quitter la Weisse Frau que M. Heldrick l'eût quittée lui-même...

Et c'est ainsi que, les jours s'ajoutant aux jours, chacun des deux mettant sur le compte de la beauté et du charme du paysage la répugnance qu'il éprouvait à boucler sa valise, le chalet des époux Bienthal avait conservé ses hôtes bien au delà du terme assigné.

Le temps était employé par eux en excursions multiples qui les amenaient à connaître, dans ses plus petits détails, tout le massif montagnard de la région...

Souvent Fridette les accompagnait : toujours, par exemple, Fellow était de la partie.

Le molosse paraissait avoir pris André en affection sérieuse, sans doute en vertu du principe qui attire étroitement un sauveur à celui qu'il a sauvé...

Et les journées s'écoulaient ainsi, rapides ; mais leur charme se troublait pour André des inquiétudes que lui causait la situation générale. Dans ce coin perdu de montagne, les nouvelles arrivaient irrégulièrement et avec des retards considérables, à ce point qu'à plusieurs reprises, ne pouvant dominer son impatience, le jeune homme descendait à Kandersteg prendre le train qui le menait, suivant l'heure, soit à Berne, soit à Interlaken.

Là, au moins, il trouvait des journaux, des dépêches qui le renseignaient exactement ; et il remontait à la Weisse Frau, avec de l'espérance plein le cœur ou le cerveau embrumé d'inquiétude...

Assurément, nous avions arrêté les Allemands sur la Marne ; mais, maintenant, ils s'étaient ancrés solidement dans nos départements du Nord et il ne semblait pas probable qu'on pût les en déloger aisément... Depuis quelques jours même, le bruit se répandait que, désespérant de pouvoir poursuivre l'exécution de son plan primitif, l'état-major allemand étudiait une autre manœuvre dont le résultat devait être aussi foudroyant que décisif...

Une autre manœuvre !... Laquelle ?...

Et André Routier, assis dans la salle de lecture, au kuraal d'Interlaken, où il était allé, suivant son habitude, consulter les journaux, tournait et retournait dans son esprit cette question :

Quelle manœuvre ?...

Machinalement, en attendant l'affichage des communiqués, le jeune homme feuilletait les publications qui se trouvaient à portée de sa main, et dont plusieurs remontaient à plusieurs semaines...

Soudain, ses regards se trouvèrent accrochés par un portrait d'homme qu'une revue allemande publiait : c'était celui d'un officier supérieur de l'armée prussienne en grande tenue...

— Tiens, songea André, voilà une ressemblance bizarre !...

Et il examinait le portrait avec plus d'attention, découvrant à tout instant dans les traits durs et hautains, dans les regards à l'expression menaçante et cruelle, dans le pli de la bouche que crispait un sourire plein de morgue, quelque chose de déjà vu, de connu...

— Oui... répétait-il mentalement..., oui, certes, je connais ce visage-là...

Mais il poussa une exclamation lorsque le titre de l'article — un article nécrologique — lui apprit que ce portrait était celui du commandant Otto von Mornstein, le fameux alpiniste dont s'était énormeillie, durant plusieurs années, l'armée prussienne.

Intéressé malgré lui, le jeune homme parcourut distraitemen l'article, éprouvant une réellesatisfaction à y trouver la confirmation de la nouvelle dont s'était réjoui le soi-disant M. Dubreuil...

Le maître d'hôtel, en ce moment, s'approcha pour le prévenir que les communiqués étaient affichés dans le hall.

(A suivre.)

## LE PRINCE DE CONNAUGHT EN FRANCE



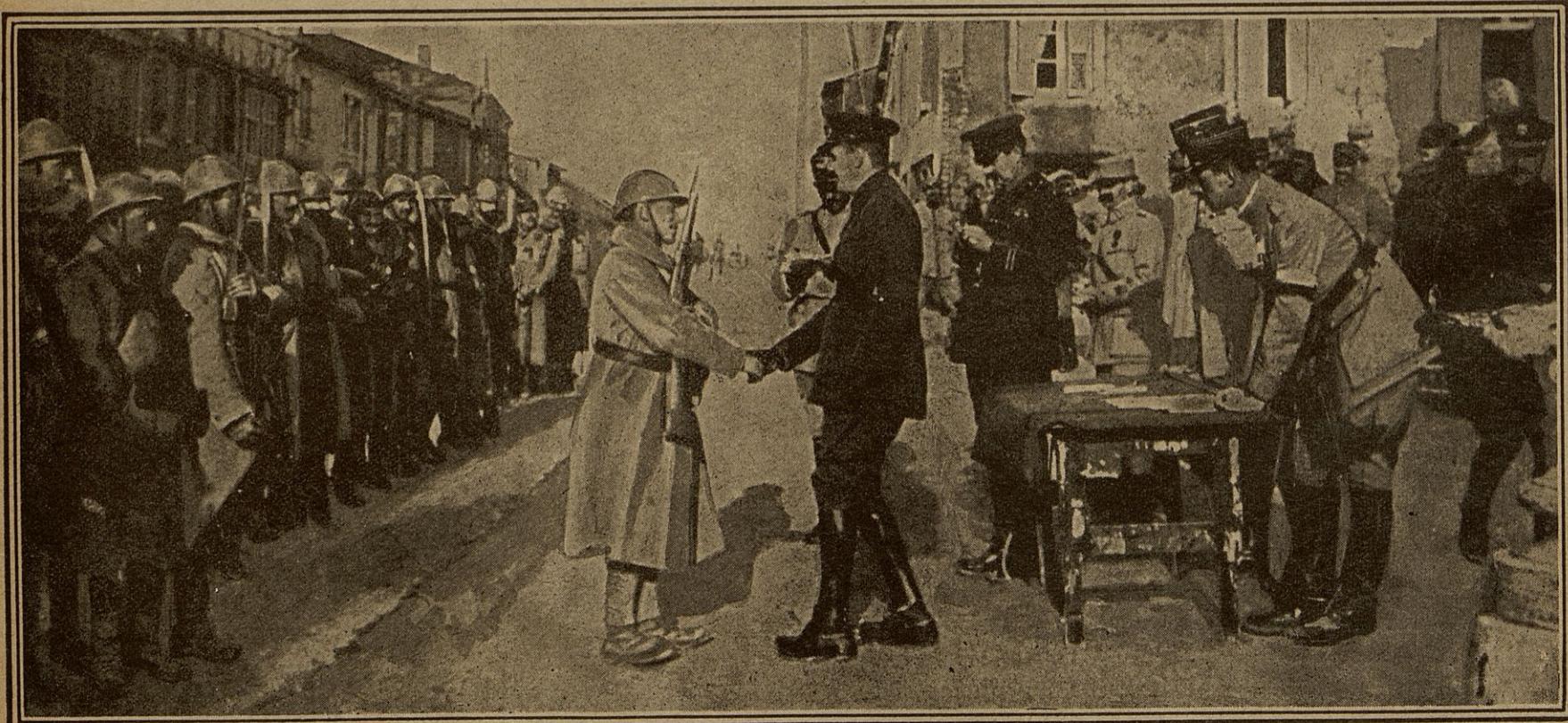
Le prince de Connaught remet au sergent Specklin la « Military Cross ».



Le général Drude fait commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges.

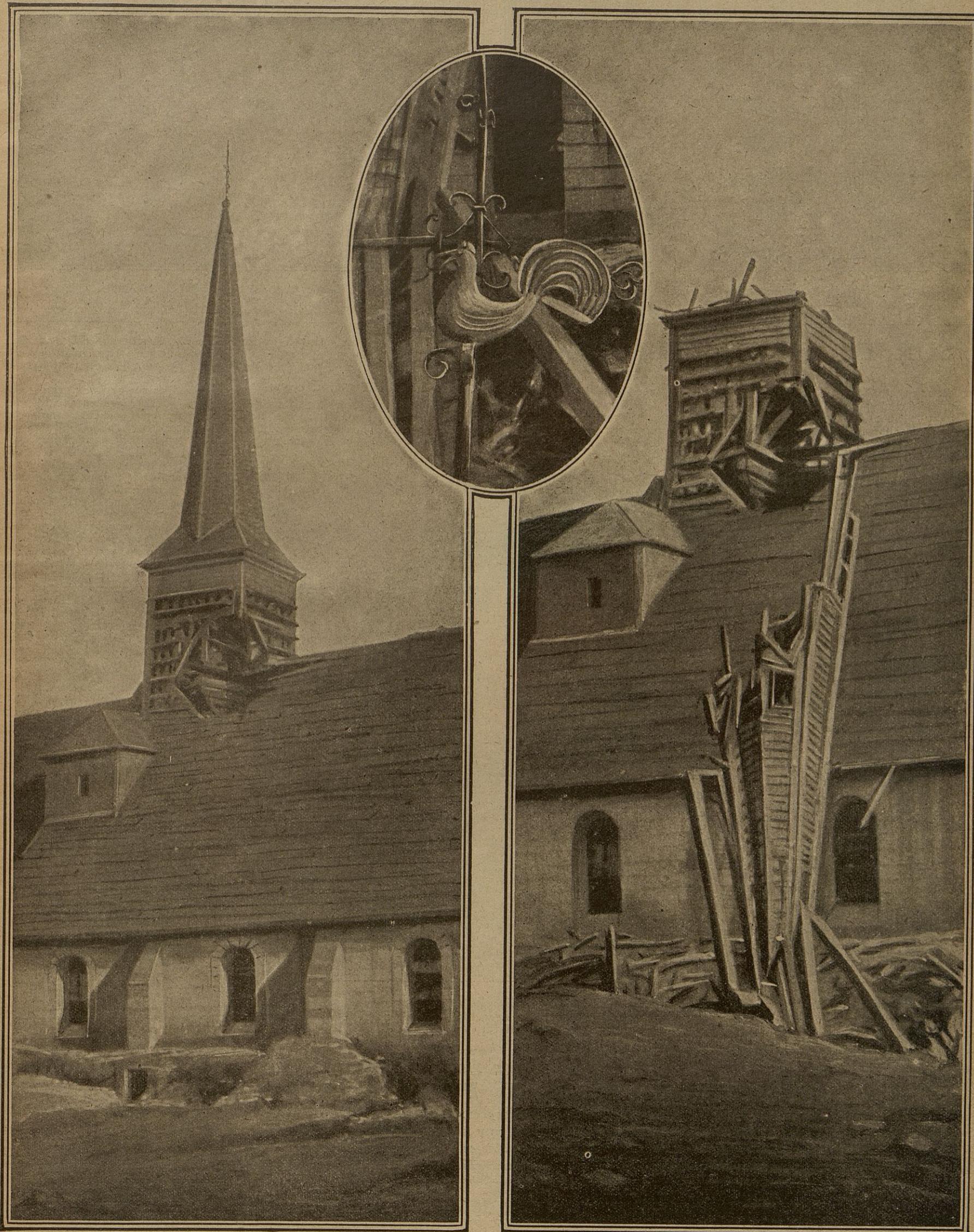


Dans la cour d'honneur des Invalides, le prince de Connaught a remis, au nom du roi d'Angleterre, des décorations à des généraux et officiers français ; un sergent a été également décoré. Les assistants écoutèrent l'hymne national anglais en saluant militairement. A gauche, au premier plan : le général Dubail et le prince. A droite, au premier rang : les généraux Balfourier et Drude. Dans le médaillon : une compagnie du 237<sup>e</sup> de ligne rendant les honneurs au prince.



Le roi George V a chargé son cousin, le prince Arthur de Connaught, de porter à nos vaillants soldats et à leurs chefs les récompenses qu'il leur a décernées en raison de leur magnifique conduite devant l'ennemi commun. Le prince s'est d'abord rendu au quartier général du secteur de Verdun, où il a décoré de sa main plusieurs soldats qui se sont distingués à Douaumont et à Vaux.

## UN CLOCHER S'ABIME SOUS LES OBUS



Tant que le clocher de la modeste église de V... fut debout, les Boches s'acharnèrent à le prendre pour cible. En octobre, ils n'avaient encore atteint que le soubassement (à gauche); le 3 novembre, ils réussirent à le couper net en trois tronçons; la flèche décrivit un demi-cercle et, tombant à pic, se planta dans le sol comme un pieu (à droite). Dans le médaillon : le coq du clocher, qui fut retrouvé intact.



M. Doumergue, ministre des Colonies, remet des décos aux membres de la mission musulmane française qui revient de la Mecque.  
A droite, Ben-Ghabrit, chef de la mission, salue le ministre.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONT RUSSE.** — Le principal événement dont nous parlent les communiqués est le raid dans le golfe de Finlande d'une flottille de torpilleurs allemands qui vint, du 10 au 11, bombarder Port-Baltique. Une force navale russe étant survenue, les bateaux boches prirent la fuite, poursuivis par nos alliés qui coulèrent neuf d'entre eux. Sur les fronts de terre, la lutte est toujours active, notamment du Stokhod aux Carpates, sans que se soit produit nulle part de résultat important. Fréquemment contre-attaqués en différents points par des forces quelquefois très importantes, les Russes conservent partout leurs positions et en quelques endroits réalisent des progrès.

**FRONTS ROUMAINS.** — Lutte toujours après à Transylvanie : par les principales vallées, l'armée de Falkenhayn, qui a reçu de gros renforts, essaie de déboucher dans la plaine de Bucarest ; si elle remporte quelques succès, elle éprouve aussi des revers, car les Roumains se défendent avec acharnement et de temps à autre passent avec succès à l'offensive. Sur la frontière de Moldavie, jusque dans les vallées de Sanic et de l'Oitoz, nos alliés ont repoussé l'ennemi au delà de la frontière, mais dans les vallées de l'Oltu et du Jiul, ils ont dû reculer devant des forces supé-

rieures en nombre et en artillerie. En Dobroudja, la situation est meilleure : l'offensive de Sakharoff a refoulé les Germano-Bulgares jusqu'à une douzaine de kilomètres de Cernavoda, et la progression de nos alliés est continue sur tout ce front.

**FRONT DE MACÉDOINE.** — L'offensive des alliés sur ce front est partout couronnée de succès. Mais c'est surtout à leur aile gauche que leurs progrès sont les plus impressionnantes. Serbes, Russes et Français approchent de Monastir par deux directions convergentes. La résistance des Germano-Bulgares est tenace ; par de fréquentes contre-attaques, ils s'efforcent d'enrayer notre marche.

Dans la boucle de la Tcherna, les troupes franco-serbes avaient, dès le 16, atteint Tepavci et étaient à peu de distance de Jaratok, où s'ouvre une petite vallée conduisant au pont de Novak, à l'est et tout près de Monastir. A la même date, les troupes franco-russes, opérant directement contre Monastir, dans le défilé formé par les marais de la Tcherna et les massifs du Baba, ont remporté une grande et peut-être décisive victoire en s'emparant de toute une ligne de villages fortifiés, en arrière de Kenali, et vivement poursuivi l'ennemi, qui dans sa retraite s'est arrêté sur la Bistrizza. Cette rivière, affluent de la Tcherna, n'est qu'à 4 kilomètres de Monastir ; c'est dire que, d'ores et déjà, cette grande ville est sous le canon des alliés. Sur le front de la Strouma, le même jour, les Bulgares, battus au village de Karaska, se repliaient sur la rive gauche du ruisseau le Nihon.



Le président de la République, accompagné de M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a visité l'exposition des maquettes du monument de miss Edith Cavell, offert par le « Matin » à la ville de Paris.



M. SALVAGO RAGGI  
Le nouvel ambassadeur d'Italie  
à Paris



HENRICK SIENKIEWICZ  
Le célèbre écrivain polonais  
qui vient de mourir

## NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primes encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

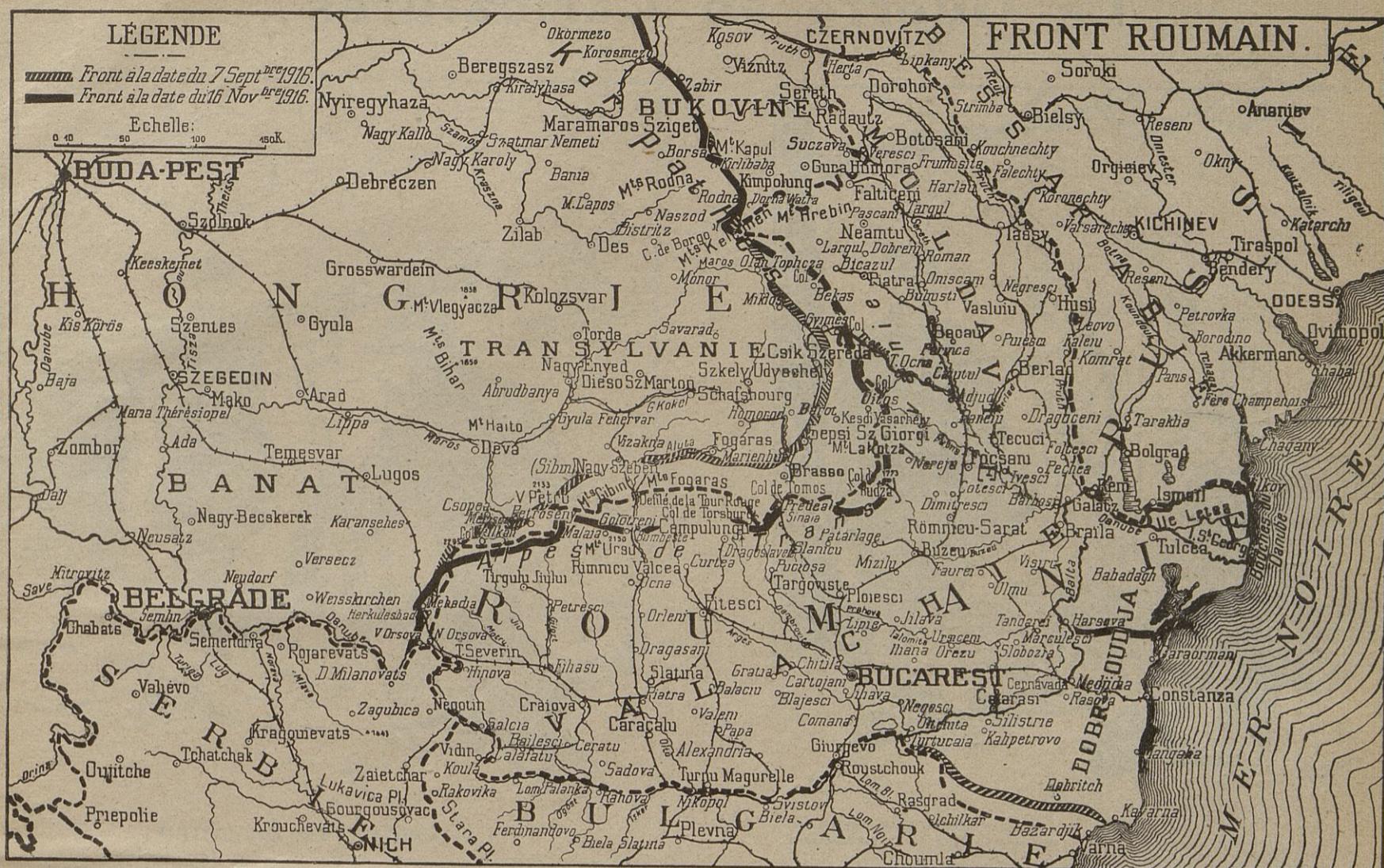
L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (La série en cours concerne les lecteurs des réseaux Nord et Est.)

**LE PAYS** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.  
**DE**  
**FRANCE**

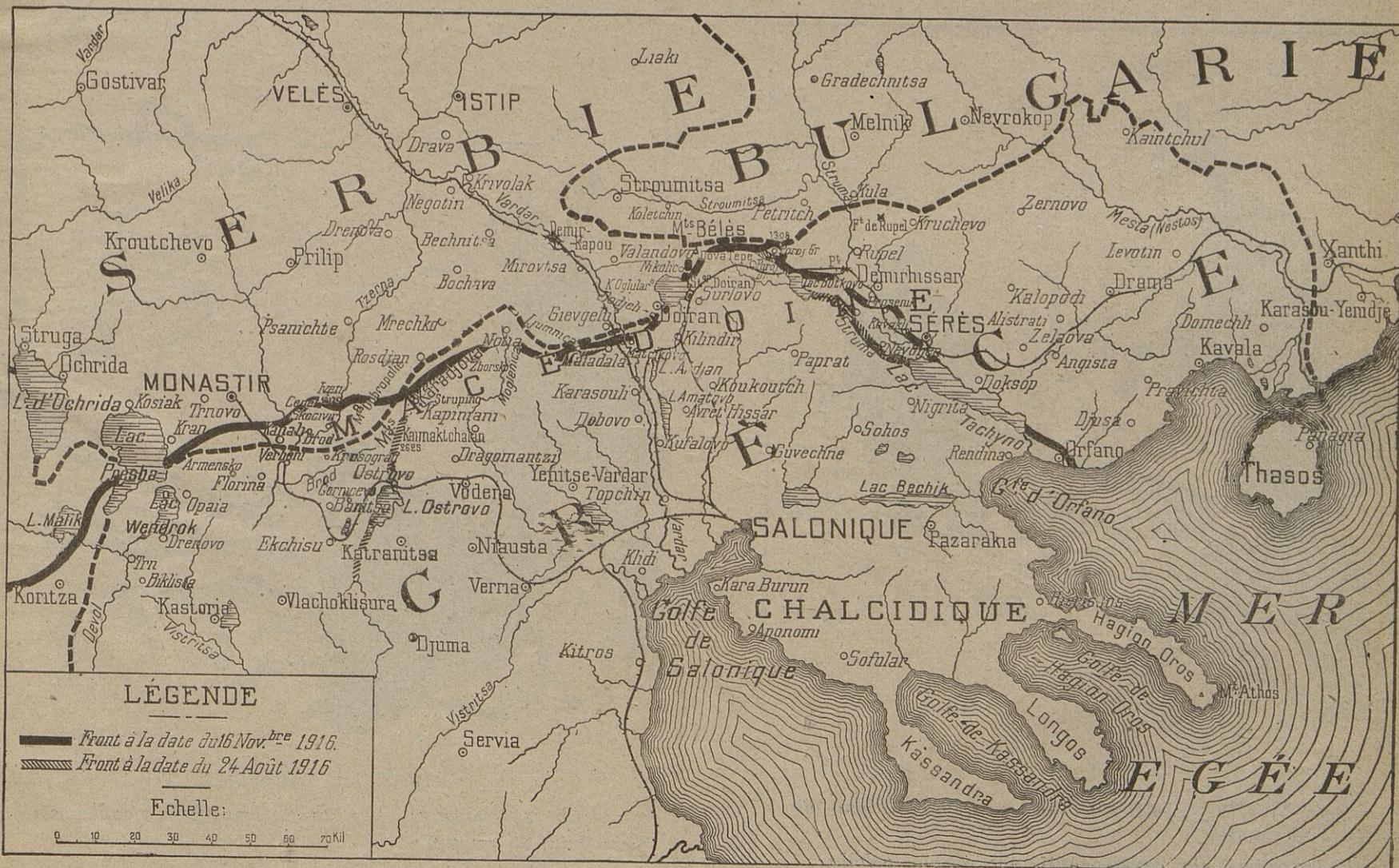
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 109, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 4 et intitulé : « La conquête du bois Etoilé. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

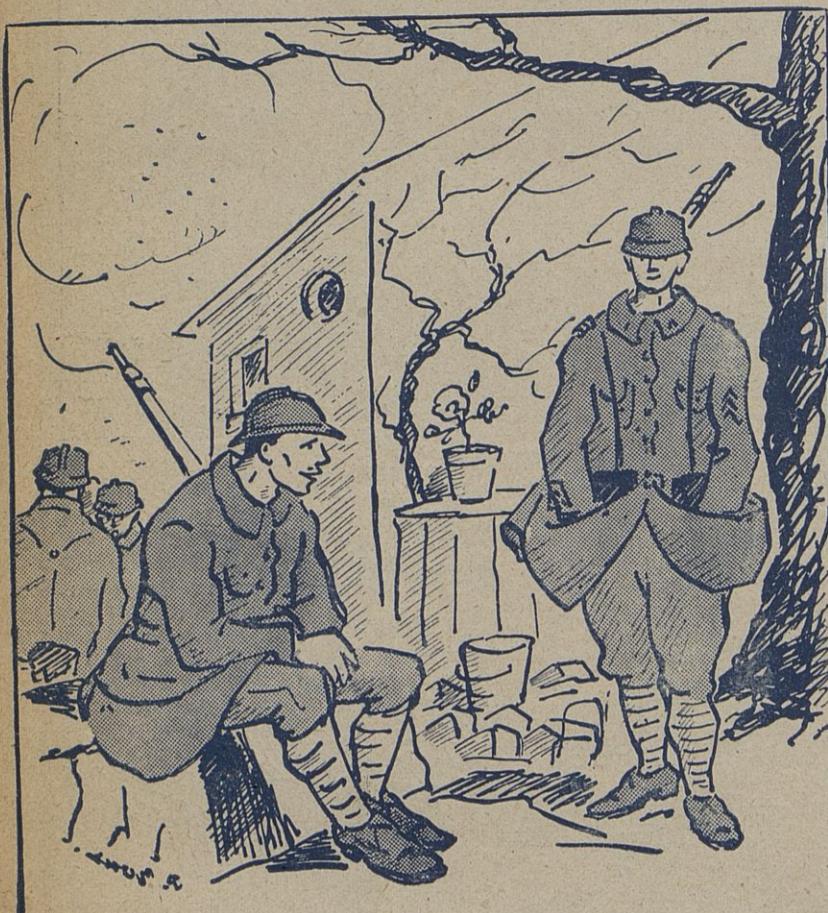
## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



## LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



# La Guerre en Caricatures



« Sur le front les poilus font des battues pour le gibier. » (Les journaux.)

— On va faire des **BATTUS**!  
— Compris, le gibier n'est pas loin...



**LA LORGNETTE DU POILU**

— Petit gars, baisse ta tête... si tu veux voir les Boches, regarde-les avec celui-là...



**ÇA S'USE**

— Mein Gott ! Fritz, voilà que, moi aussi, je n'ai plus de semelles à mes bottes...  
— Et les cailloux qui deviennent de plus en plus pointus.



**CRÈME DE MENTHE**

— Eh ! là, Hermann !... voilà maintenant qu'ils viennent nous reconduire en voiture.